Bat. Gen.
VI
377
47

HENRI LAMMENS

~~Mahomet fut-il sincère~~ ?

EXTRAIT DES

Recherches de Science religieuse

Nos 1 ET 2, 1911

BIBLIOTHÈQUE DES JÉSUITES
PARIS
CENTRE DE DOCUMENTATION

PARIS

BUREAUX DES « RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE »

50, RUE DE BABYLONE, 50

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL ...
Tanggal : 1-07-2010
Nomor Induk : 1160/PK4-Museum/2010
DIP : 9070860
ITEM - ID : 212122624
Asal : Museum Pusat

MAHOMET ET LA GUERRE DE TRANCHÉES

Rien de plus modeste que le plan primitif de Mahomet. Écoutons-le nous faire le récit de son élévation à la vocation prophétique. Cette mission lui fut conférée, conformément aux données de la tradition musulmane, au cours d'une retraite dans les gorges sauvages du mont Hirâ, voisin de la Mecque. Voici la transcription poétique de ce récit, où H. de Bornier s'est fort heureusement inspiré du Qoran[1] et de la *Sîra*, ou vie officielle du Prophète :

Depuis trois jours j'étais sur ce mont de Héra[2]
Où le fils d'Abraham[3], mon ancêtre, pleura.
Ce matin, au moment où meurent les étoiles,
Devant moi, tout à coup, flamboyant sous ses voiles,
Un ange descendit, et je l'ai reconnu,
Car c'est lui qui souvent était ainsi venu.
« Lève-toi, m'a-t-il dit, et cours où Dieu t'envoie,
Retourne vers ton peuple, et montre-lui sa voie. »
L'ange alors sur mon front posant son doigt de feu :
« Sois le purifié par la vertu de Dieu!
Je te donne en son nom la force et la puissance,
J'arrache de ton sein[4] le crime de naissance,
Le vice originel[5], car Dieu le veut ainsi :
Sois son Prophète! Va maintenant... » « Me voici[6]. »

Le plan du nouvel élu se bornait à gagner ses compatriotes au culte d'Allah. Pendant toute la période mecquoise, — les dix années antérieures à l'hégire, — il limita son action à la prédication du monothéisme. Se croyant d'accord avec les *Kitâbis*, les partisans des religions scripturaires, juifs et chrétiens, il s'imagina naïvement pouvoir d'avance escompter

1. Comp. Sourate LIII, 5, etc.
2. Orthographe préférée par le dramaturge français.
3. Ismaël, fondateur de la Ka'ba.
4. Des anges ouvrent la poitrine de Mahomet pour lui laver le cœur, Bokhâri, *Sahîh*, I, 91.
5. Ici le poète a trop précisé ; l'islam ignorant le péché originel.
6. De Bornier, *Mahomet*, I, scène III. Pour ce récit comparez notre *Mahomet fut-il sincère?* extrait des *Recherches de science religieuse?* 1911, p. 1.

KONINKLIJKE AKADEMIE VAN KUNSTEN EN WETENSCHAPPEN
PERPUSTAKAAN NASIONAL

leur appui, le concours des États chrétiens de Byzance et d'Éthiopie. La sourate xxxe contient des vœux pour le triomphe des armées grecques sur l'empire polythéiste de la Perse. Leur succès, proclame-t-il, « comblera de joie les croyants » (Qoran, xxx, 1-4). Quoi de plus clair ? Le réformateur arabe identifie[1] sa cause avec celle des grandes religions bibliques, en possession d'un *Kitâb*, ou révélation. Ne continuait-il pas l'œuvre de leurs prophètes, de leurs législateurs ? ne reprenait-il pas la mission de Moïse et de Jésus ? Le thème de sa prédication n'était-il pas identique[2] ?

Incessamment ses sourates renvoyaient au témoignage des livres sacrés, vénérés par les monothéistes. Sa prédication à lui s'exprime en « un arabe limpide; voilà tout. Mais la substance s'en trouve contenue dans les antiques révélations[3] ». Au cours de ses méditations solitaires, lui-même se comparait à ces grands modèles, ses prédécesseurs dans la carrière prothétique[4]. Écoutons un de ces soliloques[5] :

> O fils de Myriam, martyr mystérieux,
> Pourquoi donc devant toi baisserais-je les yeux ?...
> Jésus de Nazareth était aussi prophète.
> Mais le ciel me fit naître après Moïse et lui !...
> Comme lui, cependant, j'ai refait ma patrie,
> J'en ai chassé ce monstre impur, l'idolâtrie.
> Chamelier, comme lui, le fils du charpentier,
> J'ai suivi le céleste et lumineux sentier.

Ces illusions tenaces durèrent dix ans, les plus beaux, les plus purs de la vie de Mahomet[6] : période de propagande obscure et méritoire, puisqu'elle lui valut la persécution. L'hégire à Médine vint troubler ce rêve courageux et jusque-là demeuré désintéressé. Cet exode impliquait la rupture, bientôt la guerre avec sa ville natale. A Médine, les Juifs repousseront ses avances et le provoqueront maladroitement. Successivement le prédicateur arabe du monothéisme deviendra fondateur de religion, chef d'État et conquérant.

1. Comp. *Qoran*, xxix, 45. — 2. *Qoran*, xlii, 11.
3. *Qoran*, xxvi, 195-196; xlii, 11; liii, 37; lxxxvii, 19 et *passim*.
4. Voir notre *Mahomet fut-il sincère ?* p. 16, etc.
5. De Bornier, *Mahomet*, II, scène vi.
6. Lui-même n'espère pas d'abord se voir favorisé d'une révélation; cf. *Qoran*, xxviii, 86.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

« Apôtre de la tolérance » à la Mecque, condamnant « la violence en matière de religion[1], il se proclamera à Médine « le prophète du sabre et des combats[2] ». C'est alors que, mis en présence de l'image du crucifix, on l'entendra s'écrier :

Je suis grand, je serai plus grand ! Oui, je le crois,
Voilà mon sceptre à moi, le sabre ! Mais la croix ?
Je mourrai mieux que toi ! Ta mort fut trop sublime,
O Jésus, tu permis le triomphe du crime[3].

Et voilà pourquoi la section la plus considérable, la moins légendaire de la *Sîra*, ou vie officielle de Mahomet, porte le titre de *Magâzi*. Elle contient le récit des campagnes, des exploits militaires du Prophète. Voici comment à la veille du *fath*, reddition de la Mecque, Voltaire l'amène à développer cette évolution définitive dans sa carrière aventureuse. C'est un des moins prosaïques fragments de cette déclamatoire tragédie intitulée : *le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*.

Je sais ambitieux ; tout homme l'est, sans doute,
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts et surtout par la guerre,
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire...
Je viens après mille ans changer ses lois grossières :
J'apporte un joug plus noble aux nations entières ;
J'abolis les faux dieux et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie :
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir,
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir[4].

Les *Magâzi*, avec leur abondante documentation sur les mœurs guerrières des anciens Arabes, mériteraient d'être étudiés par un officier orientaliste. Sa curiosité ne tarderait

1. *Qoran*, II, 257 ; XXI, 107. — 2. Voir les *Sahîh*.
3. De Bornier, *Mahomet*, II, scène VI.
4. Voltaire, *le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, II, scène V. La tragédie est dédiée au pape Benoît XIV.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

pas à être attirée par un chapitre encore imparfaitement élucidé : « guerre du *Khandaq* ou de la tranchée », un titre qu'on imaginerait inventé d'hier. Comme cette guerre permit à Mahomet d'enregistrer un succès militaire, il y a lieu de s'étonner que le Qoran[1] ait négligé de la célébrer à l'égal des victoires de Badr et de Honain. Ce recueil, il est vrai, ne mentionne pas davantage l'occupation de la Mecque. Peut-être parce que l'auteur a voulu ménager l'amour-propre de ses concitoyens[2]; ou encore parce que ce succès relève plus de l'adroite diplomatie de Mahomet que de la valeur de ses capitaines. Parmi les contemporains, plusieurs — nommons Aboû Sofiân, l'illustre chef de la Mecque — auraient pu trouver mauvais d'entendre Allah prendre à son compte une comédie politique, où ils avaient servi de comparses et d'intermédiaires complaisants.

Si les prolixes détails de la guerre du *Khandaq* ne résistent pas tous à la critique, l'épisode lui-même ne saurait être révoqué en doute. Il a été longuement chanté par les poètes médinois au service du Prophète, et se trouve attesté par les répliques rimées de leurs confrères de la Mecque[3]. C'est donc dans ce dossier poétique, remanié, interpolé par endroits, que les rédacteurs de la *Sîra*, les historiens de la *Vie* de Mahomet, sont allés se documenter pour composer le récit consacré à cette campagne. Ils n'ont pu manquer de compléter leurs informations en consultant la tradition locale de Médine.

I

Plus d'un an s'était écoulé depuis la sanglante journée d'Ohod, où les Mecquois avaient vengé le grave échec subi par leurs armes à Badr. C'est une constatation assurément peu banale de voir comment, en une décade, les descendants d'Ismaël, partis de rien, se transformèrent en une nation militaire. Ces Mecquois, que nous verrons arrêtés devant un fossé, bousculeront, dix ans après, les armées de Byzance et de Ctésiphon.

1. La sourate XXXIII parle d'une coalition contre Médine, mais sans faire allusion au *Khandaq* : silence de nature à surprendre.

2. Le Qoran ne nomme qu'un seul de ses persécuteurs à la Mecque, Aboû Lahab.

3. Cf. Ibn Hichâm, *Sîra*, 701, etc.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

L'historien, qu'il s'en réjouisse ou non, doit admettre qu'à certaines périodes l'énergie humaine se trouve violemment tendue et décuplée. On vit intensément à ces époques, mais non pas nécessairement pour apprécier la douceur de vivre. Afin de nous convaincre combien peu les Arabes contemporains de l'hégire se trouvaient préparés à réaliser les rêves de conquête, à jouer le rôle mondial, exposés plus haut par Mahomet, contentons-nous de rappeler les hésitations des vainqueurs d'Ohod, leur impuissance à exploiter, à compléter leur succès. Victorieuse, l'armée qoraîchite, au lieu de poursuivre les débris des troupes musulmanes, de prononcer une attaque contre Médine, ville ouverte et sans défense, n'avait rien éprouvé de plus pressé que de regagner ses foyers. Profitant de ce répit inespéré, Mahomet, avec une hâte fébrile, s'était mis à reformer les cadres, à combler les vides de son armée. Quelques mois lui avaient suffi et déjà ses bandes recommençaient à infester les routes; elles interceptaient les caravanes mecquoises à destination de la Syrie et de la Babylonie. On avait vu reparaître sur le territoire et quasiment aux portes de la Mecque les contingents d'irréguliers médinois. Les chefs qoraîchites résolurent d'en finir avec cette menace incessante pour la sécurité, pour la prospérité de leur cité. Ils organisèrent une coalition militaire, où entreraient les plus puissantes tribus du Hidjâz.

Informé par ses espions, par son service de renseignements, merveilleusement organisé, — Mahomet possédait des agents jusque dans le Sénat de la Mecque[1], il eut vent de l'orage qui le menaçait. A Ohod, les Médinois, contre l'avis du Prophète, s'étaient obstinés à marcher au-devant d'un ennemi numériquement supérieur et disposant d'une cavalerie. Instruits par la dure expérience de la défaite, les vaincus d'Ohod résolurent d'attendre l'attaque, sans sortir de leur cité, en s'appuyant sur la forteresse naturelle formée par le noyau compact des maisons[2] et par les ruelles étroites de Médine. C'était sans contredit le parti le plus sage.

Rien ne devenait plus aisé que de barricader, d'obstruer ces passages étranglés, coudés, finissant en impasses.

1. Citons son oncle ʿAbbâs, un redoutable intrigant, demeuré à la Mecque.
2. Cf. Ibn Saʿd, *Tabaqât*, II[1], 48,3.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Mahomet en avait fait l'épreuve, quelques mois auparavant, dans une attaque contre le quartier juif des Banoû Nadîr. Il s'était vu forcé d'emporter rue par rue, maison par maison[1].

En fait de manœuvres militaires, les Sarracènes d'alors ne concevaient que les évolutions, les charges désordonnées en rase campagne, les pittoresques et tumultueuses fantasias, où méharis, lances et sabres s'entre-choquent dans une cohue plus tapageuse que meurtrière. L'abordage d'une ville, d'une enceinte fermée les déconcertait. Procope en a fait la remarque, à propos des guerres persanes de Bélisaire : le moindre mur, une simple levée de terre suffisaient pour briser l'élan de ces soldats novices. La demeure privée leur paraissait un asile sacré. Aussi dans les razzias, dès que l'adversaire abandonnait la partie pour se décider à la retraite, le vainqueur arrêtait d'ordinaire les poursuites, limitant toute son activité à la capture du butin et des prisonniers.

Dans aucun cas, l'assaillant ne devait franchir les abords de la tente, considérée comme un sanctuaire inviolable presqu'à l'égal d'un *haram*[2] ou *temenos*.

S'enfermer dans Médine, c'était mettre ses ennemis dans l'obligation de passer outre à ces terreurs. Les *condottieri* abyssins, les fameux *Ahâbich*[3], ces mercenaires d'origine chrétienne composant la majorité, le noyau le plus solide des troupes mecquoises, les Ahâbîch demeuraient sans doute supérieurs à ces craintes, mais non les Bédouins, plus accessibles à la superstition et d'une valeur moins impétueuse, plus calculatrice que les troupes nègres au service de Qoraich.

Non content de ces dispositions, — elles révèlent le coup d'œil du capitaine, — Mahomet songea à de nouveaux moyens en vue de fortifier la position de Médine. Dans son entourage, on remarquait pour lors un esclave d'origine perse ou mésopotamienne, un certain Salmân. Cet étranger se rappela fort opportunément comment dans son pays les troupes en marche avaient coutume de protéger leur camp au moyen de retranchements ; que des fossés encerclaient l'enceinte

1. Cf. Wâqidi, Kr., 359, 360, 361.
2. Cf. notre *Villégiature arabe au siècle de l'hégire*, *Études*, 20 mai 1917, p. 426.
3. Comp. notre article, *l'Organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire*, dans le *Journal asiatique*, novembre 1916, p. 425-482.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

des citadelles et des villes fermées[1]. Mahomet saisit immédiatement — une autre version lui en réserve l'idée première — la valeur de la suggestion et il s'en empara pour mettre Médine à l'abri d'un coup de main.

* * *

L'on me permettra d'ajouter ici quelques précisions géographiques pour faciliter l'intelligence du sujet.

L'oasis médinoise se compose d'un ensemble de hameaux, de fermes, d'exploitations agricoles, ensevelis dans la verdure des palmeraies. L'agglomération urbaine, elle-même d'un développement peu considérable aux environs de l'hégire, s'appelle Yatrib ou Médine. Cette ville occupe l'angle nord-ouest d'une plaine s'abaissant en pente douce vers le septentrion. Parallèlement à l'inclinaison du sol, deux renflements du terrain[2] fermaient le bassin médinois et drainaient du côté nord les eaux recueillies sur les flancs des hauteurs voisines. Les collines orientales se rattachaient à la chaîne du Sarât, ou montagnes de Tâif; un massif bénéficiant de chutes pluvieuses notablement plus abondantes que les autres districts du Hidjâz[3]. Emmagasinée dans le sous-sol, combinée avec les décompositions de la lave et les éléments d'origine volcanique, cette réserve d'humidité avait créé la fertile oasis médinoise, où Mahomet était venu, au lendemain de l'hégire, abriter sa fortune et les destinées de l'islam.

Le meilleur moyen de défense de la ville, privée de remparts, consistait dans la configuration géographique et superficielle de l'oasis, avec son régime de propriété morcelée à l'infini.

Elle formait un terrain, coupé de champs cultivés, de jardins, de palmeraies encloses de murs en pisé, au milieu d'un enchevêtrement inextricable de chemins creux, de puits, de norias, de *wâdis* ou torrents au lit raviné, bouleversé par les trombes hivernales, encombrés d'énormes blocs erra-

1. Comme à Tâif, cf. Ibn Hichâm, *Sira*. 876,9.

2. Appelés parfois « les deux montagnes de Médine »; Bokhâri, *Sahih* (éd. de Stamboul), VII, 158.

3. Cf. *Villégiature arabe*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

tiques. Vers le nord-est, les jardins s'écartaient de l'agglomération compacte des maisons de Médine pour livrer passage à des amas de dalles, de roches basaltiques aux formes bizarres. C'étaient les *harras* ou coulées de lave, de déjections volcaniques vomies par les anciens cratères du Sarât[1]. Par ces brèches ouvertes dans la ceinture verdoyante, la cité devenait abordable. Devant ces points à découvert, jugés par lui les plus faibles, Mahomet aurait donc décidé de creuser la ligne de ses *Khandaq* ou tranchées. En quoi consiste ce moyen de défense? Il n'est pas facile de le déterminer. Nous n'en apprenons l'existence que par des rimes contemporaines; encore toutes ne sont-elles pas authentiques. Et l'on connaît le vague propre à la poésie arabe, la moins précise, la moins didactique de toutes les poésies. Ces élucubrations prosodiques parlent de plusieurs *Khandaq*, ou sections de tranchée, chacune munie de *portes* ou passages, de *bouches* ou ouvertures. Que représente cette terminologie? Nous allons l'examiner.

Dès maintenant nous pouvons l'affirmer, il ne peut être question d'une véritable circonvallation, d'une ceinture continue de tranchées[2] enveloppant le périmètre bâti de Médine; moins encore d'un système de chemins couverts, de parallèles, de boyaux défilés — tel que nous a appris à le connaître l'expérience de la guerre actuelle. La configuration tourmentée, l'étendue du terrain à défendre, la présence de blocs de basalte, l'existence des jardins s'opposent à cette interprétation séduisante, laquelle fausserait complètement le rôle du Prophète. En l'occurrence, son initiative apparaît déjà si considérable qu'elle n'a pas besoin d'être grandie artificiellement. Il ne disposa ni du temps, ni des techniciens, ni des moyens mécaniques requis pour une aussi gigantesque opération. La sienne aurait été terminée en moins d'un mois[3]. Son activité se borna à protéger la ville sur les points les plus vulnérables, c'est-à-dire à la jonction des *harras*, ou

1. Pour les références, textes imprimés et manuscrits, nous nous permettons de renvoyer à notre *Califat de Yazîd I*, p. 237, etc.

2. Pour celles des Romains, voir Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, aux articles *Agger* et *Vallum*.

3. Cf. Samhoûdi, *Wafâ al-wafâ*, II, 304-305 (éd. du Caire).

PERPUSTAKAAN NASIONAL
PERPUSTAKAAN NASIONAL R.I.

champs de lave, avec les maisons de Médine. En ces endroits, des tranchées furent creusées, avec de nombreuses interruptions ou solutions de continuité. Le manque de temps et de ressources techniques força de laisser subsister ces brèches malencontreuses, ces fentes, pour emprunter le langage expressif de nos auteurs[1]. Certaines, par leur extension, auraient compromis toute la défense inaugurée par Mahomet, s'il avait eu affaire à des assaillants moins inexpérimentés dans l'art militaire. Ces interruptions dans la ligne continue des tranchées, ce sont les *portes*, les *bouches* dont parlent les poètes et à leur suite les rédacteurs de la *Sîra*, biographes officiels du Prophète.

Mahomet prit soin d'appuyer ses lignes contre la ville et contre l'éperon rocheux de Sal', *colline* dominant les toits plats de Médine, de façon à protéger à la fois la cité et le camp, où il allait s'établir[2]. Par devant Médine, face à l'ennemi, les tranchées et leurs parapets formés d'amas de terre[3], de remblais de lave, les mettaient tous deux à l'abri d'une surprise. Encouragée par l'exemple du Prophète, — son énergie, son activité lui valurent alors d'être cité par Allah à l'ordre du jour du Qoran (XXXIII, 14), citation répétée depuis treize siècles par des milliers de générations musulmanes, — toute la population médinoise travailla aux tranchées pendant plus d'un mois[4]. Impossible de créer, en moins de temps, avec des moyens de fortune et une plus infime dépense d'efforts, un véritable camp retranché. « Quand le chef ne marche pas en tête, le soldat n'y va que d'une fesse », disait en son langage savoureux un maréchal gascon, Blaise de Monluc. Et il ajoutait : « O capitaines, mes frères, combien de fois, voyant les soldats las et recrus, ai-je mis pied à terre, afin de cheminer avec eux. Combien de fois ai-je bu de l'eau avec eux, afin de leur montrer l'exemple pour pâtir. »

Toutes les parties de la défense se trouvaient reliées et d'une surveillance relativement facile pour le quartier

1. *Sîra halabyya*, II, 353.
2. Ibn Sa'd, *Tabaqât*, II, 47.
3. Il n'est pas question de palissades, comme dans les camps romains ; cf. Daremberg et Saglio, *loc. cit.*
4. Ibn Sa'd, *op. cit.*, parle de six jours, évaluation inadmissible.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

général, où Mahomet s'établira avec les réserves, entre Médine et les tranchées. Ce pacifique bourgeois de la Mecque, au tempérament si peu guerrier, venait de fournir une nouvelle preuve de la souplesse de son génie, de son aptitude merveilleuse à débrouiller les situations les plus compliquées. Le succès ne tarderait pas à le récompenser.

* * *

Le réseau hydrographique du bassin médinois est formé par les mailles enchevêtrées de plusieurs torrents. Ces *wâdis*, à sec pendant la majeure partie de l'année, roulent à la suite d'hivers exceptionnellement pluvieux des masses d'eau, rappelant les crues soudaines du Nil et de l'Euphrate[1]. Elles inondent les jardins, saturent d'humidité le sol nourricier des palmeraies, envahissent les puits, les norias et pénètrent parfois jusque dans les ruelles de Médine. Seul le cours du Bothân intéresse le problème du *Khandaq* qui nous occupe. Ce torrent au tracé sinueux, changeant incessamment de direction, au gré de la capricieuse pluviométrie médinoise, dévale des hauteurs au sud-est de l'oasis.

Après avoir reçu le tribut aquatique de plusieurs wâdis secondaires, avoir drainé sur son passage toute l'humidité[2] du versant méridional, le Bothân longe le noir désert de basalte, à l'orient de la cité, et s'insinue dans Médine, pour aller ensuite se perdre dans le bas-fond septentrional, collecteur général des eaux de l'oasis. Le projet du *Khandaq* une fois accueilli et étudié, le coup d'œil de Mahomet lui révéla incontinent la fragilité de cette ligne de défense improvisée. Privés de la ressource moderne, de la protection des fils de fer barbelés, les musulmans allaient littéralement se trouver en l'air, insuffisamment abrités derrière d'inconsistantes levées de terre.

A l'effet d'augmenter la solidité, la résistance des tranchées, le Prophète s'ingéniera afin d'utiliser les moindres

1. Ce sont les comparaisons mêmes de nos textes. Voir notre *Yazid*, *loc. cit.*, et notre *Berceau de l'Islam*, t. I, p. 24 ; Bokhâri, I, 109.

2. Il avait encore de l'eau, à la période du *Khandaq* ; cf. Bokhari, *op. cit.*, I, 147, 148, 157, 227. Un autre wâdi de Médine « roule de l'eau pendant un mois » ; *ibid.*, II, 22.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

accidents du terrain. Le lit raviné, tourmenté du Bothân[1], formait une première ligne de défense naturelle. A l'endroit, où ce wâdi côtoie le niveau surélevé de la *harra* basaltique, à l'occident et sous le couvert de son cours torrentueux, il conçut l'heureuse inspiration de donner le principal développement au tracé parallèle de ses tranchées. Si l'ennemi cédait à la tentation de franchir la modeste faille artificielle opposée à son avance par le génie de Mahomet, c'était le forcer à s'engager sur un large terrain semé de blocs erratiques, criblé de crevasses, de fondrières, partout impraticable aux manœuvres de la cavalerie, très redoutée des Bédouins. Car, à l'encontre d'une opinion trop facilement acceptée, la plus noble conquête de l'homme est demeurée une bête de luxe dans cette Péninsule. On imagine d'ordinaire la Sarracène comme la patrie, la terre d'élection du cheval arabe, au détriment de la Syrie[2] et de la Mésopotamie, pays, qui possèdent plus de droit à ces titres.

Ces obstacles, accumulés par la nature, remplaçaient, à moins de frais, nos fils de fer barbelés et nos chevaux de frise. Ils amèneraient l'assaillant à se découvrir, à servir de cible aux flèches des Médinois, archers émérites, en traversant ce lit encaissé pour aboutir au fossé protégeant le camp retranché, et devenu, pour ainsi parler, une tranchée de seconde ligne. Un ingénieur militaire ne pourrait désavouer l'habile combinaison. Elle commença par déconcerter les ennemis, qui déclarèrent n'avoir jamais rien vu de pareil en Arabie[3]. L'hommage était largement mérité. Et pourtant l'œuvre de Mahomet présentait un défaut, fort léger, puisqu'on ne devait s'en apercevoir que longtemps après sa mort, alors que du *Khandaq* ne subsistait plus qu'un souvenir archaïque.

Au coude formé par le lit du Bothân, avant de pénétrer en ville, le torrent, obliquant brusquement, coupait la ligne des tranchées. Avec la succession des hivers humides, cette coupure allait devenir fatale aux travaux de Mahomet, elle hâterait leur ruine. Gonflées par les pluies, les eaux du Bothân

1. Voir Bokhari, *loc. cit.*
2. Mahomet s'adresse à ce pays pour monter sa cavalerie, Wâqidi, Kr., 374.
3. Ibn Sa'd, *op. cit.*, 48.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

se précipitèrent par la nouvelle issue, qui venait de leur être ouverte. Elles affouillèrent les berges, démolirent les talus, les parapets de la tranchée et modifièrent leur cours aux dépens du *Khandaq*. Au point d'intersection du Bothân, dans le voisinage des fossés, où le Prophète et les siens avaient veillé de longues nuits, l'œil et l'oreille au guet, il devint bientôt impossible de distinguer les deux tracés parallèles. Soixante ans après l'hégire, les Médinois révoltés contre le calife Yazîd se retrouvèrent placés en face du problème si élégamment résolu par le Prophète. Nous voyons alors les descendants des *Compagnons* reprendre, mais sur une plus vaste échelle, les travaux entrepris par cet homme extraordinaire pour la défense de leur cité [1].

***

Ici nous nous sentons arrêté par un scrupule. Nous craignons que le modernisme de notre exposé n'ait, malgré nous, induit en erreur nos lecteurs. En entendant parler de tranchées, de parapets, de parallèles, personne ne s'imaginera pourtant, j'espère, que, treize siècles avant nos poilus, les compagnons de Mahomet se sont établis, en permanence et comme à demeure, au fond du *Khandaq*. Le système défensif inauguré par ce dernier, trop primitif pour constituer un front, répondait à un stade moins avancé de l'art militaire. Il visait un objectif plus simple : isoler, mettre à l'abri d'une attaque directe les parties les plus vulnérables de Médine. Aucun document ne nous renseigne sur les dimensions du *Khandaq* : la largeur, la profondeur des sillons pratiqués à ciel ouvert. Ces proportions n'ont pu être considérables, vu les moyens primitifs dont disposa l'auteur du Qoran : des pics et des pelles, en d'autres termes, les instruments aratoires [2] servant à retourner, à mettre en valeur le sol de l'oasis. Nous savons en revanche quelle résistance opposèrent à ses pionniers, sur plus d'un point, les roches basaltiques. Protégés par les fossés et par un mince parapet, formé de terre et de lave, les musulmans s'établirent, non au fond, mais derrière les lignes du Khandaq, dont le développement

1. Cf. *le Califat de Yazîd*, p. 237, etc.
2. Prêtés par les Juifs de Médine, Wâqidî, Kr., 341.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

les mettait d'abord à l'abri des charges de la cavalerie. Connaissant les mœurs militaires de leurs compatriotes, ils savaient que l'infanterie ennemie ne tenterait même pas de forcer l'obstacle. Toute l'attention des assiégés se concentra en effet autour des solutions de continuité, des *portes* et des *bouches* du Khandaq[1], que le manque de temps et de moyens mécaniques appropriés avaient laissées subsister en trop grand nombre, dans le tracé défensif. A ces endroits faibles, des postes furent établis pour éviter les surprises, soutenir le premier choc de l'ennemi en attendant l'arrivée des renforts. Ces précautions adoptées, on se prépara à recevoir les confédérés ennemis, ou *Ahzâb*, ainsi que les appelle le Qoran[2].

On ne tarda pas à voir arriver la première division : quatre mille fantassins, renforcés de trois cents cavaliers. C'était le contingent mobilisé par la république mecquoise. Il était, en majeure partie, composé de mercenaires abyssins et bédouins[3]. Les principaux citoyens de la Mecque avaient tenu à s'engager dans la cavalerie commandée par un capitaine de valeur, Khâlid ibn al-Walîd. Les jours suivants, arrivèrent les contingents exclusivement bédouins appartenant aux tribus de Gatafân et de Solaim. L'ensemble des assiégeants aurait atteint le total de dix mille hommes; un chiffre énorme pour l'Arabie.

Au sein de l'armée confédérée, les nomades étaient uniquement attirés et retenus par l'espoir du butin, par la perspective de piller les riches palmeraies de Médine. Dans le voisinage des oasis désertiques, l'homme de la solitude, talonné par la faim, constitue une menace incessante pour les cultures, pour les travaux des sédentaires. La Mecque avait réussi sans peine à les attirer, en leur promettant cette proie. Condamné à l'éternel régime du lait de chamelle, le Bédouin ne résiste pas à la tentation de pouvoir se rassasier de dattes. Son palais, brûlé par les eaux saumâtres des steppes arabiques, raffole de matières sucrées. Les dattes de Médine étaient renommées : on en comptait jusqu'à cent

1. Ces interruptions formaient plusieurs *khandaq* ou *khanâdiq* (pluriel); cf. Ibn Hichâm, *Sîra*, 703.

2. Sourate XXXIII.

3. Ibn Sa'd, *op. cit.*, 47.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

trente variétés. Prises à jeun, certaines constituaient une véritable thériaque, un préservatif infaillible contre le poison et contre les sortilèges[1]. Ces chiffres, ces prérogatives devaient surexciter les convoitises du nomade. Mais non pas au point de se faire trouer la peau pour s'en assurer la jouissance. En cas de résistance trop vive, il était à prévoir que les pillards du désert n'hésiteraient pas à se débander.

De la guerre, les descendants d'Ismaël ne connaissent qu'une forme très inférieure, la razzia, attaque brusquée, charge impétueuse à la conquête d'un butin déterminé. Rencontrent-ils l'ennemi préparé et en force, les assaillants rallient les steppes de leur tribu avec la même facilité qu'ils l'avaient quittée. Personne ne se trouve moins préparé que le Bédouin pour affronter les vicissitudes d'un siège ou d'un blocus. Son impatience, la vivacité de ses convoitises n'en supportent pas les délais, pas plus que son individualisme n'admet de s'assouplir, de s'assujettir à une discipline régulière. Le roi du Hidjâz, Husain ibn 'Alî, achève d'en faire l'expérience. Il part sans provisions, à l'exception d'une poignée de dattes ou de farine. Il compte sur le lait de sa chamelle et, avant tout, sur le foudroyant succès de la guerre de surprise.

En l'absence de tout service d'intendance et de ravitaillement, l'entretien de pareilles multitudes constituait donc pour l'ennemi un problème redoutable; plus encore, celui de la cohésion entre les confédérés. En Arabie, — depuis les temps de l'ancêtre Ismaël, — sédentaires et nomades n'ont jamais fusionné, accepté de coordonner, de subordonner leurs efforts en vue d'une action combinée. L'entente cordiale, un idéal commun, on les eût cherchés en vain; les buts de guerre différaient totalement. Si les Mecquois polythéistes visaient à abattre le pouvoir naissant de leur concitoyen Mahomet, les Bédouins n'en voulaient qu'aux palmeraies de Médine. La victoire de Mahomet ou d'Aboû Sofiân, celle de Médine ou de la Mecque! Pareille alternative laissait indifférents leurs esprits réalistes; mieux encore, ces nomades ne demandaient qu'à voir perpétuer ces querelles entre citadins qu'ils détestaient. On comptait donc — c'est la remarque

1. *Sîra halabyya*, II, 293-294.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

d'Ibn Sa'd[1] — parmi les assiégeants, trois armées distinctes; le commandement suprême revenait à Aboû Sofiân, le chef de la Mecque. Ces trois armées étaient les contingents de Qoraich, de Gatafân, de Solaim. Morcellement regrettable. Il ne se trouvait pas compensé par l'autorité purement nominale du généralissime mecquois, homme de tête et organisateur sérieux, mais désarmé devant les instincts individualistes et anarchiques de ses alliés bédouins.

* * *

On touchait à la fin du printemps, an 5 de l'hégire, correspondant à avril 625[2] de notre ère. Pourtant, les nuits étaient demeurées très fraîches. Le Prophète avait pris soin de renfermer les femmes et les enfants dans les *otom*, sortes de donjons, dominant les quartiers de Médine et dont les solides murailles, en assises alternées de basalte et de pierres de taille, défiaient les plus furieux assauts. Les nombreux clans juifs de l'oasis avaient déclaré vouloir garder la neutralité. Cette neutralité pouvait difficilement demeurer bienveillante, après leurs sanglants démêlés avec les musulmans. Dès cette époque lointaine, on constate combien devenait délicate la position des neutres et comment les exigences, les prétentions contradictoires des belligérants réussissaient à la rendre intolérable. S'il faut en croire la *Sîra*, Safyya, tante de Mahomet, se serait distinguée en assommant un Juif, qui tentait d'escalader le donjon où se trouvait abritée la famille du Prophète. A cette sœur de Hamza, « le lion d'Allah », on attribue toutes les prouesses, même d'avoir tué un homme en combat singulier[3]. Acceptons l'anecdote sans la discuter. Elle montre de quelle énergie on croyait capable la femme arabe d'avant l'hégire[4]. Depuis, on s'est peut-être trop pressé de la sous-estimer, pour s'épargner la peine d'utiliser cette réserve, riche en promesses d'avenir.

1. *Tabaqât*, II, 47.

2. Millésime approximatif, comme toute la chronologie de la *Sîra*. Voir notre article, *l'Age de Mahomet et la Chronologie de la Sîra*, dans *Journal asiatique*, 1911, p. 209-250.

3. Tabari, *Annales*, III, 2437.

4. Cf. *Une villégiature arabe*, *Études* du 20 mai 1917.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Tous les combattants valides — à partir de seize ans, désormais l'âge militaire dans les primitives armées musulmanes — allèrent au nombre de trois mille s'établir sur le terrain demeuré libre entre la ville et les tranchées, aux postes assignés à chaque groupe. Ces postes communiquaient avec le camp ou quartier général, où le Prophète venait de concentrer ses réserves forcément réduites, on le devinera.

Préalablement, Mahomet avait tenu à renouveler la cérémonie de la *bai'a*, prestation du serment d'allégeance envers sa personne. Ce serment contenait l'engagement de « ne pas fuir, de ne pas abandonner son poste »; serment solennel « dont Dieu demanderait compte », assurait le Qoran[1]. A chaque musulman défilant devant lui pour venir mettre sa main dans la sienne, il rappela simplement :

Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu. Combats pour lui[2].

C'était « la prière générale », d'après le cérémonial usité dans les circonstances critiques. L'heure était grave pour Médine et l'islam. Le long du *Khandaq*, les contingents des confédérés, face à Médine, achevaient de se masser, à la suite de leurs *sayyd* ou chefs, autour de leurs bannières multicolores, — un lambeau d'étoffe, flottant à la hampe d'une lance et parfois sommairement découpé dans une robe de femme[3]. Les sentinelles médinoises veillant aux *portes* des tranchées se les désignaient par leurs noms, les reconnaissaient à leurs insignes, à la couleur de leur turban. En ces temps de lutte à découvert, on recherchait volontiers les tonalités éclatantes. Avant tous, Aboû Sofiân, le glorieux chef omayyade, Khâlid, un des vainqueurs de la journée d'Ohod, 'Amrou ibn al 'Asi, le futur conquérant de l'Égypte, dans les rangs des Mecquois; 'Oyaina ibn Hosn à la tête des Banoû Gatafân, ensuite Aboû'l A'war et 'Abbâs ibn Mirdâs, commandant les détachements solaimites[4]. Multitudes bariolées, où un œil exercé aurait aisément distingué le manque de cohésion. De toutes parts, « par en haut, par en bas (de

1. Qoran, XXXIII, 15.

2. V. Hugo, *la Légende des siècles*, I, *l'Islam*.

3. Celui du Prophète provenait d'une robe de sa favorite 'Aicha; *Tabaqât*, II[1], 77; *Sira halabyya*, III, 41.

4. Cf. Ibn Sa'd, *op. cit.*, 47, 51; Wâqidi, Kr., 341.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Fils, je suis le champ vil des sublimes combats,
Tantôt l'homme d'en haut, tantôt l'homme d'en bas [1],
Ce qui n'empêche pas que je n'aie, ô croyants,
Tenu tête dans l'ombre aux anges effrayants [2],
Qui voudraient replonger l'homme dans les ténèbres.
J'ai parfois dans mes poings tordu leurs bras funèbres,
Souvent, comme Jacob, j'ai la nuit, pas à pas,
Lutté contre quelqu'un que je ne voyais pas...
Vous allez bien souffrir, mais vous verrez l'aurore,
Après la froide nuit, vous verrez l'aube éclore...
Là-haut sont les fruits purs dans les arbres augustes [3]
Les chevaux sellés d'or et pour fuir aux sept cieux,
Les chars vivants ayant des foudres pour essieux [4];
Chaque houri, sereine, incorruptible, heureuse,
Habite un pavillon fait d'une perle creuse [5]... »

Après ces souvenirs, l'orateur commença une de ces harangues guerrières, où il excellait. La VIIIe sourate nous permet d'en reconstituer les passages principaux :

Croyants, lorsque vous verrez le défilé des bataillons ennemis marchant à votre rencontre, tenez ferme! Toute défaillance alors vous vaudrait la colère d'Allah. N'en doutez pas: Allah réduira à néant les ruses, les manœuvres des infidèles. Jadis vos vœux ont appelé le jour de la victoire, voici que la victoire s'avance vers vous... O croyants, obéissez à Allah et à son Prophète. Ne l'abandonnez jamais, tant que vous entendrez sa voix... En face des bataillons ennemis, demeurez inébranlables. Sans vous lasser, invoquez le nom d'Allah et vous serez exaucés. Arrière les dissensions, les discussions, elles vous démoraliseraient et éloigneraient le succès de vos rangs. Soyez tenaces; Allah est avec ceux qui savent tenir. Gare aux perfides insinuations des hypocrites, de ces hommes au cœur malade. Ils vous traiteront de fanatiques. Ils diront des fidèles, « que leur foi les rend aveugles ». Blasphème! Votre confiance repose dans le secours du Ciel; et Allah est tout puissant, il sait tout!...

Ici l'orateur s'interrompit; il se recueillit pour écouter une

1. *Qoran*, XLVII, 21; XLVIII, 2; Bokhâri, *op. cit.*, VII, 159, 161, 166.
2. Bokhâri, *op. cit.*, I, 118; II, 61.
3. *Qoran*, XXXVII, 41; XXXVIII, 50, *passim*.
4. Je ne puis décider si ce trait appartient en propre à V. Hugo ou à la tradition islamique.
5. *Légende des siècles*, t. I, *l'Islam*. Le dernier vers est la traduction presque littérale d'un *hadith*, tradition, lequel s'est inspiré du *Qoran*, LV, 58, 72; LVI, 22 et *passim*, comp. Bokhâri, *op. cit.*, VII, 207.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

voix intérieure — la même qu'il s'imaginait entendre depuis la vision du mont Hirâ :

> Courage, ô Prophète, Allah te suffit et le dévouement des croyants, qui te suivent. Anime, excite-les au combat, ô Prophète. Qu'ils tiennent ferme seulement; vingt hommes parmi eux terrasseront deux cents infidèles. Cent en mettront deux mille en fuite... [1]!

Ayant ainsi parlé, Mahomet descendit de la tribune, pour aller prendre à son quartier général les dernières dispositions de combat.

II

Sur leurs ennemis, les Médinois, outre l'unité de commandement, jouissaient d'une incontestable supériorité : celle de posséder un plan. La défense avait été minutieusement étudiée, organisée, les divers postes assignés. Ces avantages; ils en furent redevables au prestige et à l'esprit d'initiative du Prophète. Ils se battaient pour la défense de leurs foyers : sentiment, conviction réconfortante dont ne pouvaient se prévaloir leurs adversaires. Dans les rangs de ces derniers, la présence de milliers de Bédouins indisciplinés constituait plutôt une cause de faiblesse. Chez eux, rien n'avait été prévu, préparé en vue d'un siège. Trois ou quatre passerelles en bois, jetées par-dessus les tranchées, auraient suffi à la nombreuse infanterie des confédérés pour forcer le *Khandaq*. Leurs opérations contre Médine se bornèrent à une sorte de blocus; encore ne réussirent-ils pas à le transformer en un investissement régulier. Pas un instant l'ennemi ne songea à un assaut général, ni à des manœuvres combinées. Si la moitié des dix mille confédérés avait donné en rangs serrés contre le *Khandaq*, la mince ligne des tranchées n'aurait pas tardé à céder. Seule, la cavalerie de Khâlid, par ses charges réitérées contre les postes, veillant au nord-est de la circonvallation, fatigua sérieusement les Médinois. Ce résultat aurait dû servir d'indication. Mais l'entente faisait défaut, non moins que la science de la guerre. Un chef de grande tribu aurait cru déroger, en marchant à la suite d'un étranger, et avant tous 'Oyaina, le *sayyd* altier

1. *Qoran*, VIII, 15-20, 47, etc., 66, etc.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

des Banoû Gatafân. Mahomet l'appellait « le fou, maître incontesté dans sa tribu[1] ».

Nomades et citadins se jalousaient mutuellement et se défiaient les uns des autres. Les Scénites tenaient médiocrement à augmenter la puissance des banquiers envahissants de la Mecque, auxquels ils reprochaient de les ruiner par l'usure et par leur politique financière[2]. Des deux côtés des fossés, on resta en observation ; les archers se contentèrent d'échanger des projectiles rarement meurtriers. Une poignée de cavaliers qoraichites réussirent par surprise à franchir le *Khandaq*, au point où il mesurait la moindre largeur[3]. Mais, n'ayant pas été suivis, ils payèrent de la vie cette audace stérile. Enfin, les intempéries de la saison, des nuits glacées venant succéder à des journées brûlantes, auraient notablement éprouvé les belligérants, principalement les confédérés, moins bien abrités que leurs adversaires. Si, après quinze jours de siège, les ennemis n'avaient obtenu aucun résultat appréciable, la situation des Médinois paraissait à peine plus brillante. Les veilles, le froid, le service des patrouilles de jour et de nuit, les avaient épuisés. A tout moment, ils s'attendaient à se voir attaqués dans le dos par les Juifs de Médine, les Banoû Qoraiza ; pendant qu'ils feraient face à la cavalerie de Khâlid et aux assauts des redoutables *Ahâbich*, les mercenaires abyssins de Qoraich. Chez tous, l'énergie commençait à fléchir.

Parmi les défenseurs du *Khandaq*, se dissimulait un groupe de pacifistes « n'ayant pas le cœur au combat et démoralisant leurs frères d'armes ; Allah les connaissait[4] », et leurs noms figuraient sans doute dans les rapports quotidiens transmis au Prophète. Il s'empressa de stigmatiser leurs manœuvres dans des proclamations, insérées ensuite par fragments dans les sourates[5] médinoises, où elles figurent jusqu'à nos jours. Le soir, autour des feux de bivouac, les langues se déliaient, des paroles de découragement étaient murmurées : « Gens de Médine, nous voici à bout de souffle;

1. Cf. notre *Berceau de l'Islam*, t. I, p. 268.
2. Cf. notre *République marchande de la Mecque*.
3. Ibn Hichâm, *Sîra*, 677-678 ; Ibn Sa'd, *op. cit.*, 49, 2.
4. *Qoran*, XXXIII, 18, 20. — 5. Voir Sourate XXXIII.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

allons nous-en ! Allah et son apôtre nous ont bernés[1]. »

Précédemment certains mécontents n'avaient parlé de rien moins que de saboter la guerre. « Refusez, disaient-ils, de souscrire aux emprunts militaires ; ce refus forcera les compagnons du Prophète à se disperser[2]. » Contre ces menées, le Maître s'était vu forcé d'établir la censure des lettres, de surveiller les correspondances clandestines, confiées à des femmes absolument comme de nos jours[3].

Sans la présence et le prestige de Mahomet, plusieurs, désertant leur poste, songeaient à chercher asile parmi les tribus bédouines, à se réfugier dans les tours fortifiées, abritant leurs femmes et leurs enfants. Au bout de quinze jours, dans les deux camps, on avait hâte d'en finir. Le pessimisme, la lassitude ne sont donc pas des phénomènes particuliers à notre époque, puisque nous en surprenons la manifestation en l'an 5 de l'hégire. Ces pessimistes se recrutaient principalement dans les rangs des *monâfiqoûn*[4]. Le Qoran, qui leur a fait une mauvaise presse, désigne sous ce nom une classe de Médinois très imparfaitement gagnés à l'idéal musulman, jaloux des disciples mecquois du Prophète !

Constatons-le à l'honneur de nos contemporains. En matière d'endurance, nous avons notablement progressé depuis. « Pourvu que l'arrière tienne ! » disent les hommes du front. « L'ennemi menace nos familles[5]. » C'était le prétexte mis en avant par les *monâfiqoûn*, les pessimistes de Médine, pour colorer leur lâcheté. Le Qoran ne se gêne pas pour le leur dire : « Ils ne songent qu'à la fuite[6]. » Médine comptait également ses embusqués, heureusement en fort petit nombre. Le type le mieux connu de ces embusqués, c'était Hassân ibn Thâbit, le poète-lauréat de Mahomet[7]. A défaut de bureaux, ce rimeur était allé se cacher au fond d'un *otom* avec les femmes et les enfants. Cette défaillance ne l'em-

1. *Qoran*, XXXIII, 12-13.

2. *Qoran*, LXIII, 7. — 3. Bokhâri, *op. cit.*, VII, 134.

4. Voir ce vocable dans les concordances du Qoran, où on le retrouve une trentaine de fois, au milieu de prolixes et violentes sorties. Menacés d'expulsion et de mesures encore plus graves ; *Qoran*, XXXIII, 60, 61.

5. *Qoran*, XXXIII, 13. — 6. *Qoran*, *loc. cit.*

7. Un autre de ses collègues, le poète Ka'b ibn Mâlik, s'embusque à l'époque de Taboûk. Comp. *Qoran*, IX, 82, etc.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

pêchera pas de vanter plus tard les services rendus par lui à la cause du Prophète, de chanter la guerre du *Khandaq*[1]! N'allons pas nous en plaindre! C'est grâce à Hassân, aux rimes intempérantes de ce Tartarin médinois que nous connaissons moins mal cet épisode militaire. L'inconscience compte parmi les caractéristiques des embusqués. Le Qoran nous a conservé plusieurs croquis d'embusqués. Les moins inoffensifs étaient ceux qui démoralisaient leurs compagnons. « A quoi bon vous faire tuer? disaient-ils, mettez-vous à l'abri comme nous[2]. » Chez d'autres, l'attitude prêtait plutôt à rire : ils se montraient prêts, s'offraient pour toutes les razzias ne présentant aucun danger, avec beaucoup de butin à recueillir. Si on venait alors à les oublier, ils s'en plaignaient comme « d'une injustice et d'un procédé inamical[3]. » A force d'importunités, ils finissaient par arracher leur exemption. Le Prophète en convient d'ailleurs : la présence de ces froussards devait être un embarras; ils ne pouvaient que propager le cafard[4].

Le divin Mahomet enfourchait tour à tour
Son mulet Daidol[5] et son âne Yafour;
Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance[6].

Le poète se trompe. Mahomet ne s'obstina jamais : son souple génie s'entendait merveilleusement à tourner les obstacles. Dans ces circonstances critiques, il résolut de négocier. Sa perspicacité avait pénétré les mobiles secrets qui inspiraient chacun des partis dont se composait l'armée confédérée. Des Mecquois, rien à espérer; il connaissait leur orgueil. Mais les Bédouins ne demandaient, il le savait, qu'à se laisser acheter. La Mecque leur avait promis le pillage des palmiers de Médine; Mahomet se déclara prêt à

1. Voir la pièce 14e de son divan poétique. Pour sa lâcheté, cf. *Sîra halabyya*, II, 347.
2. *Qoran*, III, 162.
3. *Qoran*, IV, 75; comp. XLVIII, 75.
4. *Qoran*, IX, 42, 46, 47, 56-57.
5. Lisez Doldol, c'était une mule!
6. V. Hugo, *Légende des siècles*, I, *l'Islam*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

leur abandonner le tiers de la récolte de toute l'oasis. C'était imposer principalement aux Ansârs, aux musulmans indigènes de Médine, les frais d'une paix problématique. Quoi d'étonnant si les Médinois, sondés par le Prophète, se refusèrent à ratifier des conditions aussi humiliantes? Elles étaient rendues encore plus onéreuses par les prétentions des Bédouins, réclamant la moitié du produit des dattiers. Mahomet avait sans doute prévu ce résultat. Il voulut prouver jusqu'à l'évidence l'impossibilité d'arriver à une paix honorable par la voie des négociations. De nos jours, il aurait refusé des passeports pour Stockholm.

Sans se déconcerter, il changea incontinent de tactique. Dans les rangs des confédérés, il comptait un petit nombre d'adhérents secrets[1], souples Bédouins ayant gardé un pied dans les deux camps. A la faveur des ténèbres, ces affidés circulaient incessamment d'un groupe à l'autre et tenaient leur Maître au courant. Par leur moyen, il connut les tiraillements, la désunion régnant dans le camp ennemi, la lassitude des Scénites, impatients de regagner leurs déserts, après un mois d'absence. Ses agents travaillèrent si bien qu'ils réussirent à surexciter les sentiments de défiance divisant les chefs de tribus d'avec les Qoraichites. Aux derniers, ils révélèrent les pratiques, les tentatives occultes de leurs alliés nomades avec Mahomet.

Les Juifs de Médine venaient enfin de s'engager à intervenir dans la lutte, à se tourner contre les musulmans. Les émissaires du Prophète leur suggérèrent d'exiger des otages. Cette prétention révolta la fierté et acheva d'exciter les soupçons des Mecqois. Aboû Sofiân avait fixé au samedi suivant la date d'une attaque combinée contre le *Khandaq*. Les Juifs invités à y coopérer, et mis en défiance par le refus d'otages, invoquèrent l'excuse du repos sabbatique[2]. A partir de ce moment, les confédérés[3] ne doutèrent plus de la trahison juive, pendant que nomades et citadins continuaient à s'observer avec méfiance. Les éléments déchaînés se chargèrent de dissiper définitivement la coalition.

1. Ibn Sa'd, *op. cit.*, 49; *Sira halabyya*, II, 354.
2. Ibn Sa'd, *op. cit.*, 50; Wâqidi, Kr., 369-370; *Sira halabyya*, II, 354, 355.
3. Ils possédaient pourtant un service de contre-espionnage; Wâqidi, Kr., 369.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Le généralissime qoraichite avait convoqué un conseil de guerre, pour prendre une résolution définitive sur la conduite des opérations. Comme on allait se réunir, une tornade, les rafales du terrible *semoûm* renversèrent les tentes, éteignirent les feux dans le camp allié. Découragé, Aboû Sofiân se hissa au sommet de son méhari et donna le signal de la retraite. Aux premières lueurs de l'aube, les sentinelles médinoises purent constater le départ de l'ennemi.

Ainsi finit, en l'an 5 de l'hégire, la guerre du *Khandaq*. Elle avait duré un mois environ et coûté en tout une douzaine de vies humaines, en additionnant les pertes des deux partis ennemis[1]. Ce total paraîtrait invraisemblable, s'il ne se trouvait attesté par l'accord des textes. Mais il permettra de comprendre la conclusion du Qoran[2] : « Allah avait repoussé les païens et tous les efforts de leur rage impuissante. Allah avait dispensé les fidèles de combattre ; car Dieu est fort et puissant. »

Dans ce verset qoranique, je serais tenté de reconnaître un des ancêtres de nos *communiqués* modernes ; aussi laconique, aussi sibyllin, mais plus philosophique que les bulletins de guerre de nos jours. Nous n'en sommes pas mieux instruits sur le coup de théâtre qui mit fin à la guerre du Khandaq. Mais c'est là une de nos plus tenaces erreurs de nous imaginer que les communiqués ont été inventés dans le but de nous tenir au courant.

* * *

Les tranchées venaient de sauver Médine, disons mieux, l'indomptable énergie, la souple diplomatie de Mahomet. Nous le voyons pour la forme, par condescendance, consulter ses compagnons de lutte ; en réalité c'est lui qui conduit tout, guerre et politique. Il sait se montrer un chef, assumer les responsabilités du gouvernement, se prévaloir enfin

> Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
> A sur l'esprit grossier des vulgaires humains[3].

1. Wâqidi (Wellh.), 210 ; Ibn Sa'd, aux endroits cités.
2. Sourate, XXXIII, 25.
3. Voltaire, *Mahomet*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

C'est pure modestie sans doute, si, dans le Qoran, il attribue son triomphe à « l'intervention de milices célestes invisibles[1] ». Il avait pris l'habitude de rapporter tous les événements à Allah[2], on vient de l'entendre.

Nom fatidique que celui du *Khandaq*. On le voit réapparaître, avons-nous dit, un demi-siècle plus tard, pendant la révolte des Médinois sous Yazîd Ier. Mais qui jamais aurait deviné la triste célébrité que lui réservait notre époque? Étrange épisode. Dans cette brève étude, je ne me flatte pas d'en avoir élucidé toutes les péripéties. Comment se défendre d'un retour mélancolique sur les événements contemporains, sur notre guerre de tranchées, dont les lignes, au bout de trente-huit mois, ont fini par encercler la moitié de notre planète? Plus haut, nous avons eu l'occasion de lier connaissance avec les embusqués, du type Hassân ibn Thâbit et Ka'b ibn Mâlik, un autre poète[3]. De nos jours, les intellectuels ont fait meilleure figure que leurs collègues de Médine. Les contemporains de Mahomet objectaient la chaleur de la saison et ne trouvaient pas, au dire du Qoran, des casemates assez profondes pour s'y embusquer[4].

Je me reproche maintenant de ne pas les avoir présentés alors avec leur pittoresque qualificatif qoranique de *qâ'idoûn*[5], les gens assis; nous dirions de nos jours les ronds-de-cuir. En littérature, je me rappelle peu d'épithètes aussi savoureuses, aussi graphiques que celle-là. Nous ne manquons pas même de *Monâfiqoûn*, « hommes au cœur malade », comme le Qoran qualifie ailleurs leurs prédécesseurs, les pessimistes. Inlassablement, nous les entendons exploiter, exaspérer le sentiment de lassitude, multiplier les appels à la paix, une paix blanche, dont les nations, victimes de la plus odieuse agression, payeraient seules tous les frais. En cent endroits, le Qoran atteste combien peu l'auteur les portait en son cœur. « On ne peut, affirme ce recueil, mettre sur

1. *Qoran*, XXXIII, 9.
2. Les indiscrétions commises par ses femmes, Allah les lui révèle, Qoran, LXVI, 3.
3. *Qoran*, IX, 119; comp. Ibn Sa'd, *op. cit.*, 120.
4. *Qoran*, IX, 57, 82.
5. Ou « mo'azziroûn », qui s'excusent, *Qoran*, IX, 91.

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

le même pied les embusqués sans excuse légitime et les fidèles combattant dans le sentier d'Allah, acceptant de sacrifier leurs biens et leurs personnes. A ces croyants généreux, vont toutes les complaisances, les récompenses d'Allah dont sont privés les embusqués [1]. » Comment méconnaître la justice de cette sentence qoranique? Elle vaut pour tous les temps, sans en excepter l'après-guerre. Pessimistes et embusqués, nous avons constaté avec quelle habileté Mahomet s'entendit pour annuler leurs manœuvres perfides en vue d'une paix prématurée. Voici comment un grand dramaturge, l'auteur de *la Fille de Roland*, représente le Prophète placé en face d'une situation analogue. Je ne puis mieux terminer qu'en transcrivant ces alexandrins réconfortants :

Vous demandez la paix? Mais il en est plus d'une,
Vous craignez les retours soudains de la fortune...
Et vous dites : Cédons, nous obtiendrons la paix!
Qu'en savez-vous? Céder à la seule menace,
C'est rendre l'ennemi plus dur et plus tenace.
Non! A moins que l'honneur d'un peuple n'ait vécu,
On n'offre pas la paix sans même être vaincu [2]!...
Non, d'une telle paix faite de tels affronts,
Je n'en veux pas! J'en veux une autre, et nous l'aurons,
Non pas la paix qui tremble et fait rougir l'histoire,
Mais la paix qui descend des ailes de la gloire!...
Omar, Abou Becker, Ali, Safwan, tous,
Répondez, compagnons de l'hégire, est-ce vous,
Combattants et vainqueurs de ces grandes journées,
Où contre nous deux cents tribus étaient tournées,
Est-ce vous qui pourriez disputer, en ce lieu,
A moi l'heure présente et l'avenir à Dieu?
Ah! si quelqu'un l'osait, l'emportant vers sa tâche,
Aux flancs de mon cheval j'attacherais ce lâche!
La guerre donc [3]!

HENRI LAMMENS.

1. *Qoran*, IV, 97. Encore appelés *mokhallafoûn*, restés en arrière, *Qoran*, IX, 82 et *passim*. Embusqués bédouins, *Qoran*, XLVIII, 11.

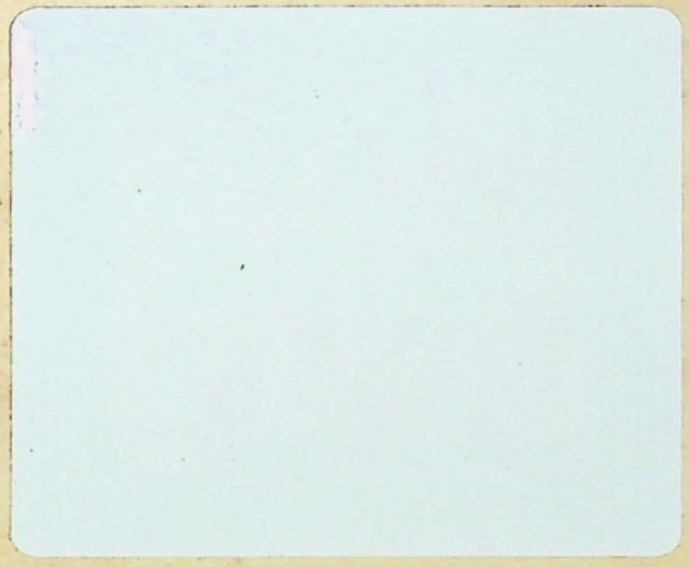
2. Comp. *Qoran*, XLVII, 37.

3. De Bornier, *Mahomet*, III, scène V.

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA



PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

